

Il existe deux mémoires : La mémoire des faits qui nous rattache à la vie de tous les jours, et la mémoire des sentiments, intemporelle et aliénante.

Le fruit du lotus arborescent, plante mythique, a pour propriété de générer l'oubli de la mémoire des sentiments.

Celui qui goûte au fruit du lotus arborescent devient un lotophage.

L'Amour pieuvre, comme le bernard-l'ermite, a besoin pour s'épanouir d'une demeure vide car il doit occuper tout l'espace disponible. Pour vivre, les êtres et les choses ont besoin d'être aimés, quel que soit le prix à payer.

Tel la foi qui déplace les montagnes, l'amour crée la vie. Selon la sagesse populaire : Un enfant est le fruit de l'amour. Comme le bernard-l'ermite envahit le coquillage il réclame pour s'épanouir tout le potentiel de tendresse de ses parents. Exclusif et intransigeant, il est l'amour tentaculaire.

Cette histoire est celle de deux routes qui convergent vers le même but, l'histoire d'Aude la Parisienne et de Boon-Soon la Siamoise. Deux personnages sur le même chemin qui ignorent le grain de sable qui va tout remettre en cause et brouiller les cartes.

LA REINE BLANCHE

L'aube viole la négritude de la nuit. Des ors et des mauves se diluent dans le ciel, délimitant des espaces de lumière. L'horizon se déchire d'un trait à peine esquissé, séparant l'air de l'Océan, rendant à chacun son identité le temps d'un nouveau jour. Comme un vieil acteur interprétant un rôle appris depuis la nuit des temps, le soleil prépare son lever de rideau. Mille fois répété et mille fois différent, le prologue se poursuit d'interminables minutes, jusqu'à l'instant du renouveau.

Arrachant son dos voûté au-dessus des collines, comme un animal repu de sommeil, l'astre du jour se décide à émerger, repoussant les ombres vers l'occident, là où se déchire la nuit.

La mer en se retirant dessine des rigoles sur le sol moite. Le sable frissonne en tourbillons microcosmiques, témoin d'une vie intense. De ces remous de poussières, surgissent des crabes si filiformes qu'ils en paraissent transparents. Un instant figés, ils glissent vers l'océan, mus par un instinct né du fond des âges. Seul le clapotis des vagues sur la grève vient meubler le silence de la plage déserte...

Presque déserte.

Aude, assise sur un rocher, immobile jusqu'à se confondre avec le décor, vit les derniers instants de la nuit qui meurt.

Sa dernière nuit de vacances.

La veille, après avoir réglé sa note d'hôtel et rangé sa valise dans le coffre de la voiture, elle avait pris le chemin de la plage. Habitée par la nostalgie d'une liberté éphémère, elle avait choisi de boire jusqu'à la dernière goutte de temps la liqueur enivrante de l'oubli. Seule, face à la mer qui ne signalait sa présence que par le souffle des em-

bruns et le reflet lunaire des franges d'écume, elle subissait la fascination de l'infini. L'appel de la vie que l'on devine au-delà de l'indiscernable, monde d'illusions que les sens ne peuvent percevoir.

Lentement elle se lève, s'étire avec la volupté d'une chatte engourdie de sommeil, encore imprégnée de la sensualité des rêveries éveillées. Elle fait glisser sa robe et apparaît nue sous la caresse des premiers rayons du soleil. Elle court vers la mer et plonge dans l'océan comme si elle se jetait de l'autre côté du miroir. Fouettée par le contact de l'eau encore fraîche, elle joue avec son corps et glisse en longues brasses souples vers le large. Au bout de quelques instants, lassée par le jeu, elle s'allonge et se laisse porter par la vague qui, insensiblement, la ramène vers le rivage. Le regard perdu dans les dernières étoiles qui s'éteignent, elle cesse de penser pour se confondre avec la nature.

Passive dans le temps suspendu, elle ne vit pas l'aurore, elle l'est...

Le bruit des galets qui roulent sur le fond la tire de sa torpeur. Elle reprend pied, se dresse, ondine ruisselante, et s'arrache à contre cœur à cet univers recréé mais pourtant bien réel, enfin consciente que ses vacances viennent de prendre fin.

Le ressac de la mer dépose à ses pieds une fleur aux pétales roses.

Imprégnée du silence et du vide de sa nuit, Aude a roulé une partie de la journée. Insensiblement la parenthèse de ses vacances se refermait et les kilomètres qui la séparaient encore de la capitale balisaient son retour vers une autre réalité. L'image impressionniste de ses jours de détente ressemblait à une diapositive qui devenait de plus en plus floue au fil des heures tandis qu'apparaissait, en surimpression de plus en plus nette, la vision de sa réalité quotidienne. En abordant le périphérique Aude avait perdu

les sensations de sa nuit sur la plage, seul en subsistait le souvenir : une suite d'images vidées de leur contenu, prêtes à être rangées dans un recoin de la mémoire.

Une puissante limousine tractait un bateau. Le mat, enveloppé dans une housse comme dans un linceul, reposait le long de la coque. Un voilier démâté sur une autoroute a quelque chose de laid et triste comme un poisson hors de son élément liquide. L'étrave blanche fendait l'air pollué, honteuse comme une pucelle qui se déshabille pour la première fois devant un garçon. Arraché à son élément naturel, le bateau allait hiverner de longs, d'interminables mois, dans le fond d'un garage de banlieue. En doublant l'attelage, Aude regarde le couple installé dans la voiture, elle leur en veut de traîner derrière eux le témoignage de leurs rêves profanés.

Mais, n'avait-elle pas, elle aussi, profané l'image de sa plage ?

Aude prend une cigarette dans le paquet entrouvert qui repose sur la tablette du tableau de bord et pousse le bouton de l'allume-cigare. Tous ces gestes routiniers qu'elle avait oubliés ces derniers jours revenaient machinalement. Elle allume la radio. Peu importait le programme, seul comptait l'environnement sonore.

En pénétrant dans Paris, Aude s'était exorcisée...

A vingt-sept ans elle avait réussi son entrée dans la vie. Styliste dans une maison de haute couture, elle disposait d'un salaire confortable et, contrairement à la plupart des jeunes de son âge, elle ne connaissait pas les angoisses du chômage et d'un avenir incertain. Adolescente, elle avait rêvé d'une liberté sans entraves. Non pas celle de l'oiseau astreint à rechercher sa nourriture, mais celle de la plume emportée par le vent.

Aude avait eu la chance de naître dans un milieu fortuné. Elle avait suivi les cours des beaux-arts plus par plaisir que par nécessité et avait fini par accepter ce travail de modéliste sans se douter qu'elle aliénait une partie de sa si précieuse liberté.

Elle avait fait la connaissance de Jérôme, photographe de mode dans la même maison, ils s'étaient plu et avaient vécu des instants inoubliables au gré du hasard et de leurs désirs. Au bout de deux années de liaisons épisodiques ils avaient décidé de louer en commun un appartement et de s'y installer dans une sorte de cohabitation où chacun conservait son entière liberté d'être et d'agir.

Du moins, c'est ce qu'elle avait cru.

Ils ne faisaient plus l'amour par plaisir réciproque mais par habitude. La si précieuse liberté d'Aude était devenue une illusion. Phagocytée par la société, elle avait, en fin de compte été assimilée.

En entrant dans l'appartement elle découvrit le message de Jérôme. Il était inscrit à la craie sur la petite ardoise posée près du téléphone qui leur servait de moyen de communication :

" Je pars huit jours à Mykonos pour le reportage de la collection d'été, je serai de retour le vingt-huit juillet. Bises, Jérôme "

Aude consulta sa montre, Jérôme rentrait dans trois jours. Après avoir effacé le message avec la petite éponge accrochée à l'ardoise, elle se rendit dans la cuisine. Ouvrant le frigo, elle se servit un verre de lait et partit s'asseoir sur le canapé du salon, son verre à la main. Longuement elle regarda les posters et les photos d'elle placardées sur les murs :

Aude nue dans la neige.

Aude en robe du soir.

Aude, les cheveux au vent, accrochée à la barre d'une planche à voile.

Aude partout... Sérieuse ou souriante, coquine ou coquette.

Une Aude qui respirait la joie de vivre.

Elle était belle, non pas de cette beauté sophistiquée et impersonnelle des filles qui présentaient les modèles qu'elle dessinait et qu'elle côtoyait tous les jours. Aude avait une beauté sensuelle qui naissait d'un charme indéfinissable. Avec son mètre soixante-cinq elle n'aurait jamais pu être mannequin. Ses lèvres un peu trop ourlées attireraient le regard des hommes et, si elle ne possédait pas les mensurations standards, elle savait l'effet que produisait le balancement de ses hanches lorsqu'elle montait un escalier.

Elle ressemblait à ces fruits qui se confondent avec les autres lorsqu'ils sont à l'étalage, mais dont on n'oublie jamais la saveur après y avoir goûté.

Un discret tiraillement au creux de l'estomac lui rappela qu'elle n'avait rien mangé depuis la veille. Le frigo était vide et elle n'avait aucune envie de sortir. Elle réfléchit et finit par trouver une solution qui concilierait sa paresse et son appétit. Elle décrocha le téléphone :

— Allô ! C'est toi Anita ?... C'est Aude.

A l'autre bout du fil son interlocutrice s'étonna :

— Aude ! Je te croyais encore en vacances.

— Finies, hélas ! Je prends demain. Elle ajouta, si tu es libre j'aimerai te voir.

— Bien sûr je suis libre, Jérôme est avec toi ?

— Non, il ne rentre qu'après-demain. J'ai envie de parler à quelqu'un.

— On se retrouve où tu veux, répondit Anita, après on ira dîner quelque part.

— Je préfère que tu viennes à la maison, je n'ai pas envie de sortir, en venant, sois gentille, achète quelque chose pour manger. Il n'y a plus rien dans le frigo.

Anita éclata de rire :

— Tu ne changeras jamais ! Tu as horreur de te retrouver seule...

Aude jeta un regard circulaire sur le salon et répliqua :

— Je ne suis pas seule, je suis entourée de dizaines d'Aude. Ici je ne peux pas faire un pas sans tomber sur mon visage !

— Il y a pire, plaisanta Anita qui ajouta, O. K j'arrive, le temps d'enfiler une robe et de passer chez le traiteur. Je meurs d'envie de t'entendre raconter tes vacances.

Aude raccrocha, satisfaite. Elle se regarda dans le miroir qui surplombait le téléphone.

Un regard de topaze fumée constellé de paillettes d'or filtrait sous des paupières lourdes qui lui donnaient l'air de naviguer en permanence entre réflexion et rêverie. Ses cheveux courts, châtain clair, éclairés par quelques mèches blondes encadraient son visage en bouclettes désordonnées, un visage parsemé de tâches de son, accentué par le hâle des vacances. La moue de sa bouche lui conférait un air espiègle en harmonie avec le personnage.

Aude vivait dans un rêve permanent, cheminant sans cesse à côté de la réalité, elle paraissait aussi anachronique dans un immeuble parisien que la Joconde faisant des achats dans un hypermarché ! Jérôme aimait l'appeler sa "pécheresse de lune" tant elle ressemblait à un chat plongeant sa patte dans une mare pour attraper le reflet sélénite. Il préférait le terme de pécheresse à celui de pêcheuse, d'une part parce que le second, bien que figurant dans le Larousse, avait quelque chose de dissonant, mais aussi parce que pécheresse cadrait mieux avec l'amoralité d'Aude. Une amoralité d'une pureté originelle car elle ignorait la signification du mot péché.

Au fond d'elle-même, elle n'était pas mécontente de l'absence de son ami, c'était un peu comme si elle prolongeait ses vacances. Elle adorait l'imprévu et le repas en

tête-à-tête avec Anita, qu'elle avait décidé en dernière minute allait dans le sens de sa manière de fonctionner.

Jupe de cuir rouge ultra courte, chemisier vert pâle si diaphane qu'il laissait deviner les seins, Anita entra chez Aude précédée par l'odeur de son parfum. Elle secoua sa longue crinière rousse et posa sur la table de la cuisine la multitude de paquets qu'elle avait du mal à tenir.

— J'espère que tu as à boire ? Je n'ai rien prévu.

Aude sourit :

— Sois tranquille, c'est la seule chose qui ne manque jamais ici. Je te sers un verre ?

— Volontiers. Si tu veux, après dîner, je t'emmène chez des amis qui organisent une soirée amusante.

Aude déclina l'invitation, elle connaissait trop le genre de "parties" que fréquentait son amie pour ne pas avoir envie d'y participer. Bien qu'elle se sente totalement libérée, elle n'aimait pas l'exhibitionnisme et préférait conserver à l'amour son caractère confidentiel. Une fois elle l'avait suivie, plus par curiosité que par goût, et en était revenue déçue, n'ayant éprouvé aucun plaisir.

— Je suis trop crevée, je vais me mettre au lit de bonne heure... Et seule, compléta-t-elle.

Anita se laissa tomber sur le canapé :

— Dis-moi ce qui ne va pas, tu rentres de vacances au bord de mer et tu fais une drôle de tête... Je parie que tu as une déception amoureuse ?

— Tu ne penses qu'à ça ! Tout va bien et, si j'avais un problème, il y a Jérôme pour me consoler. Mes quinze jours se sont bien passés... Trop courts, mais bien.

— Pas de petits amis ?

— Deux, mais sans importance, c'est déjà oublié.

Anita s'entêta dans son interrogatoire :

— Tu n'es pas la femme d'un seul homme, je ne comprends pas pourquoi tu t'es mise en ménage avec lui.

Aude protesta, elle n'aimait pas que l'on se mêle de sa vie privée, elle rétorqua :

— D'abord je n'aime pas l'expression "se mettre en ménage", ça a un côté vulgaire qui me choque. Et puis, si je ne suis pas la femme d'un seul homme, je ne suis pas non plus celle de plusieurs à la fois !

— Tu parles pour moi ? répliqua Anita piquée au vif.

Aude la prit par les épaules et l'embrassa sur le front :

— Toi, c'est différent, tu es une quantitative, moi une qualitative.

— Chacun prend son plaisir où il le trouve, question de tempérament. Dans une vie antérieure j'ai dû être une courtisane de l'Antiquité, dit Anita.

Aude haussa les épaules :

— Je ne crois pas à la réincarnation.

— Tu as tort.

Aude aimait ce genre de discussion stérile où chacun tente de convaincre l'autre mais où en définitive les interlocuteurs campent sur leurs positions.

— Je suis comme saint Thomas, je ne crois que ce que je peux toucher et tu ne me feras jamais admettre que Méssaline et Jeanne d'Arc sont encore de ce monde.

— Tu as des raccourcis pour le moins curieux... Tu ne crois pas au pouvoir de l'esprit sur la matière ? Pourtant il se passe des choses étranges tous les jours.

— Dans les romans peut-être. Jusqu'à preuve du contraire aucune de ces balivernes n'a obtenu le moindre début de preuve !

Anita vida son verre, alluma une cigarette et plongea son regard dans celui d'Aude :

— Tu crois aux médiums ?

— Ce sont des intuitifs et de fins psychologues doublés de charlatans.

— Pas tous, j'ai montré ta photo à mon voyant, ce qu'il m'a dit sur toi est surprenant.

— Raconte ! demanda Aude piquée au vif.

— A quoi bon puisque tu penses que c'est de la fumisterie ! En tous les cas, rien qu'en prenant ta photo dans ses mains il m'a dit des choses sur ton passé qui sont tout à fait exactes.

— Et sur mon avenir ?

— Je préfère ne pas en parler.

Aude insista :

— Tu en as trop dit ou pas assez. Que va-t-il m'arriver ? Si tu veux me convaincre, tu dois tout me dire !

— Il n'a pas été précis. Selon lui ta vie va changer radicalement. Tu vas avoir un enfant.

Aude éclata de rire :

— Un enfant ! s'exclama-t-elle, je crois que ton mage est complètement cinglé. Tu me vois sacrifier ma vie pour pouponner ! Un enfant ça pompe ton énergie, ça se colle à toi comme le lierre et tu te le coltines pendant des années. De plus je ne tiens pas à être difforme pendant neuf mois !

Coupant les récriminations de son ami, Anita poursuivit :

— Il a aussi vu un voyage. Dès qu'il en a parlé son visage a changé, un peu comme s'il n'arrivait pas à lire ses visions, et puis...

Anita s'arrêta de parler, elle hésitait à poursuivre.

— Et puis quoi ? insista Aude en se servant un scotch.

— Il ne te voit pas revenir, laissa tomber Anita.

— Je vais mourir ? s'angoissa Aude qui, bien que n'accordant en apparence pas de crédits à ces balivernes, conservait au fond d'elle-même une part de doute.

— Non, c'est un peu comme s'il perdait ta trace.

— Il t'a annoncé autre chose ?

— Tu vas rencontrer une personne qui va bouleverser ta vie.

— Un homme ?

— Je lui ai posé la question, il a été incapable de répondre. Il a hoché la tête dubitativement et a répondu :